# Théâtre de l'Impératrice. *Molière chez Ninon*.

Les auteurs nient d'avoir blessé le respect dû au grand Lamoignon : c'est fort bien fait, et leur dénégation est du moins un hommage rendu ce personnage respectable ; mais comme ils ne peuvent nier sans m'inculper l'honneur me fait un devoir d'opposer à leur dénégation, non pas une simple affirmation, mais des faits positifs.

Les trois premiers actes du *Tartuffe* furent représentés la sixième journée des fêtes de Versailles, le 12 mai 1664 : l'ouvrage fut depuis défendu par le roi, jusqu'à c qu'il eût été examiné par de gens capables d'en bien juger. Le 5 août 1667, il fut joué à Paris, au théâtre du Palais-Royal, sur une permission verbale du roi : le lendemain il fut défendu par M. Lamoignon, alors premier président du parlement de Paris ? Les auteurs de *Molière chez Ninon*, dans tout le court de leur pièce, non seulement insinuent mais font dire hautement et avec enthousiasme à leurs principaux personnages, qu'il n'y a que les cafards et les fripons qui condamnent *Le Tartuffe*: ils produisent un misérable fanatique, aussi soi qu'enragé, comme le secrétaire intime et le confident de M. le premier président. La servante de Molière parle à ce secrétaire à peu près en ces termes : « Ce soir, quand le public assemblé demandera *Tartuffe*, mon maître s'avancera au bord du théâtre, et dira : Messieurs nous ne pouvons vous donner *Le Tartuffe*; M. le premier président *ne veut pas qu'on le joue*. Le premier président recevra un soufflet, mais il vous le rendre ; il sera bafoué en plein théâtre, mais il vous chassera de sa maison. » Si ce ne sont pas là les propres paroles de la servante, c'est exactement le sens de ce qu'elle dit ; et ce qu'elle dit suppose que Lamoignon était capable de punir son secrétaire de l'insolence de Molière, et des suites d'un ordre donné par lui-même. La merveilleuse Ninon et sa société ne déguisent pas leur mépris pour quiconque oserait trouver dans *Le Tartuffe* quelque chose de contraire à la religion et aux mœurs. L'esprit de tout le dialogue est donc évidemment qu'un magistrat capable de défendre un chef-d’œuvre aussi moral, aussi instructif, aussi décent que *Le Tartuffe*, aussi avantageux à la religion et à la véritable piété, n'a pu être qu'un sot, un ignorant, un fripon, un cagot, un persécuteur des arts et de la pensée, et pis encore, s'il est possible.je réponds et garantis que c'est là le vrai résultat de la pièce, telle que je l'ai entendue samedi dernier : si l'on a changé ou adouci quelque chose dans les représentations suivantes, je l'ignore. Or, il ne faut pas un grand fonds de logique pour concevoir qu'un pareil résultat n'est pas fort honorable pour M. de Lamoignon, très éloigné d'avoir du *Tartuffe* la même opinion que la vertueuse Ninon et sa galante cour.

*On nous reproche*, lisent les auteurs, *d'avoir inculpé le célèbre et vertueux Lamoignon*. Le mot *inculper* n'est pas clair : je n'ai point reprocher aux auteurs de *Molière chez Ninon*, d'avoir *inculpé* l premier président, mais d'en avoir parlé ou fait parler par leurs acteurs avec peu de décence. Il était en effet impossible que des enthousiastes, des adorateurs de *Tartuffe*, tels que sont tous leurs personnages, conservassent beaucoup de respect pour le magistrat qu'ils supposaient vouloir empêcher la représentation de ce chef-d’œuvre de morale, et qu'ils regardaient par conséquent comme le protecteur et le chef de tous les hypocrites, de tous les fourbes de royaume. C'est ce que prouve très bien le mot fameux : *M. le premier président ne veut pas qu'on le joue*; mot cité dans la pièce avec complaisance, mais qui jamais ne fut dit au théâtre. Dès que les auteurs de *Molière chez Ninon* excusaient *Tartuffe*, non seulement sous le rapport littéraire, mais sous le rapport moral et politique, pouvaient-ils ne pas condamner, du moins indirectement, l'illustre magistrat qui attendait à l'honneur de leur idole ? C'est le vice du sujet. Comment faire causer pendant une heure chez Ninon les admirateurs du *Tartuffe*, assemblée pour en entendre la lecture, sans que cette séance dégénère en une espèce de conjuration contre tout infidèle qui ne reconnaîtrait pas l'utilité morale et politique d'un si beau sermon sur l'hypocrisie.

*Le fait*, disent les auteurs, *est* matériellement *faux : c'est précisément par respect pour la mémoire de cet illustre, magistrat, que nous avons attribué à un intrigant subalterne toutes les démarches pour faire défendr*e Le Tartuffe. J'avoue que je ne conçois guère comment, par respect pour M. le premier président, on nous présente comme son conseil et son confident, le cafard le plus odieux, le plus ridicule, le plus capable de déshonorer l'homme qui aurait le malheur de lui accorder la moindre confiance. C'est nous donner une étrange idée du goût du discernement et du tact d'un magistrat si éclairé et si sage : de pareilles marques de respect ne font pas beaucoup d'honneur ce qui les reçoivent.

Je ne sais pas ce que les auteurs entendent par *les démarches pour faire défendre Le Tartuffe*, et je ne comprends absolument rien à toute cette phrase. M. de Lamoignon a pu faire au roi des remontrances sur le danger de la représentation du *Tartuffe*, et s'il en a fait réellement, il n'en aura pas chargé son secrétaire. Quant à lui, ayant en main la haute police, il n'avait aucune démarche à faire pour défendre *Le Tartuffe*, tant que cet ouvrage n'était pas permis pour un ordre exprès du roi.

Que faut-il conclure de tout cela ? Que les auteurs, séduits par le désir de mettre sur la scène un tableau célèbre, se sont fiat illusion sur les difficultés de l'entreprise ; car il est bien différent de parler aux yeux ou de parler à l'esprit : le peintre avait donné la figure à ses personnages ; le poète a voulu leur donner la parole. Et de quoi pouvaient parler ces hommes assemblés chez Ninon ? De jolies phrases, des lieux communs, des déclamations, des saillies ; c'était à peu près tout ce que les auteurs avaient au service de ceux dont ils se rendaient les interprètes. Ce n'est pas une petite affaire de siffler comme des linottes les plus grands écrivains du siècle de Louis xiv. Comment faire une comédie d'une conversation de gens assemblés pour une lecture ? On est bien près de l'indiscrétion quand on prodigue les paroles oiseuses.